Communications

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **55 (1904)**

Heft 5

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Communications.

Dommages occasionnés aux forêts.

L'agaric mielleux.

Nous nous proposons de donner ici, à l'avenir, le résultat d'observations faites en forêt et nous serions très heureux de résumer également tous les renseignements que voudront bien nous fournir nos collègues dans la pratique, mieux placés que nous pour voir chaque jour ce qui se passe dans ce vaste domaine.

Peut-être trouverons-nous de cette façon le contact que le „Journal" cherche depuis fort longtemps, en vain bien souvent?

L'agaric mielleux (Agaricus melleus). Dans la forêt du Boonwald, appartenant à la commune de Zofingue, se trouve un peuplement créé vers 1850, par un semis d'épicéa, mélangé de weymouths, sur un sol abandonné préalablement quelques années à la culture agricole. Les bois âgés donc aujourd'hui de 50 ans sont loin de montrer l'accroissement et la vigueur qu'on serait en droit d'en attendre, étant donné les conditions de station. Et comme c'était du reste à prévoir, voici certaines maladies cryptogamiques qui viennent mettre prématurément un terme à leur développement.

C'est le cas aujourd'hui de l'agaric mielleux qui décime rapidement quelques parties du peuplement et qui s'attaque, sans distinction, à l'épicéa et au pin weymouth.

L'agaric mielleux se trouve en effet comme parasite sur tous les conifères indigènes et acclimatés; il attaque et tue des sujets de tout âge, depuis les jeunes plants aux arbres déjà adultes. Mais on le rencontre de préférence sur des sujets déjà souffreteux ou affaiblis. Il apparaît aussi sur les feuillus, tels que le chêne, l'érable, le cerisier, le prunier, la vigne etc.

L'agaric mielleux est encore plus répandu comme saprophyte, non seulement sur des souches, des racines mortes de toutes les essence-résineuses, mais encore sur des bois mis en œuvre et exposés à l'hus midité, pilotis, conduites d'eau, étais de mine, etc.

Les organes reproducteurs sont ces „champignons" bien connus, jaunes à l'état frais, olivâtres plus tard et recouverts de petites touffes de poils bruns et courts. Ces chapeaux sortent généralement en automne, par petits groupes, tantôt du sol, tantôt du collet des plantes attaquées par le parasite, tantôt du bois habité par le saprophyte.

Pour que les spores de l'agaric germent, il suffit qu'elles tombent sur un sol humide. Elles développent alors un mycel blanc, finement

ramifié duquel sortent bientôt de gros fils bruns foncés et luisants, plus ou moins ramifiés à leur tour et ayant de 1 à 2 mm. de diamètre. Ces fils, les rhizomorphes, croissent assez rapidement sous terre, lorsque le sol est suffisamment humide; dès qu'ils rencontrent une racine d'un hôte qui leur convient, ils y adhèrent, s'y soudent et la percent: l'infection est ainsi accomplie.

A partir de la place d'infection, le champignon développe, entre le bois et l'écorce, une sorte de pellicule, analogue à celle du *Trametes radiciperde*, mais plus dure, plus tenace; ce mycel s'étend circulairement, mais surtout dans la direction longitudinale de l'organe en tuant sur son parcours tous les tissus corticaux et, par conséquent, la racine elle-même. Il peut atteindre le collet et même le dépasser pour s'élever, autour du fût, jusqu'à une hauteur de 2—3 m.

Or, ce mycel blanc possède la faculté d'émettre à son tour de nouveaux rhizomorphes de même nature que ceux dont il est lui-même issu. Ceux-ci peuvent quitter la racine et se propager de nouveau dans le sol ou s'étendre au contraire entre l'écorce et le bois; c'est ce qui arrive surtout lorsqu'il s'agit d'arbres fortement attaqués et chez lesquels l'écorce se séparant du bois, laisse une place suffisante; cette végétation entoure alors toute la tige d'un réseau brun ou noirâtre, pouvant s'élever parfois à plusieurs mètres de hauteur.

Mais ces rhizomorphes peuvent aussi pénétrer le bois et y causer des désordres particuliers: les rayons médullaires et les canaux résinifères leur servent de voie d'accès. Ces derniers sont entièrement résorbés; entraînée par son propre poids, la résine s'écoule au dehors, quand l'écorce lui livre passage, et elle entoure le pied de l'arbre, d'une couche plus ou moins épaisse. On a cru longtemps que les plantes présentant cet aspect étaient mortes d'un excès de résine, qui les avait pour ainsi dire fait mourir étouffées. Dans les parties plus élevées de la tige, tant que la couche libérienne et l'écorce sont encore indemnes, la résine qui suit les canaux résinifères détruits, ne peut s'échapper au dehors. Elle s'amasse alors sous l'écorce, tantôt sous forme de grosses ampoules, tantôt en imprégnant la couche annuelle en formation et les transforme en bois gras. Rappelons encore que le mycel passe des rayons médullaires et des canaux résiniféres dans les organes conducteurs du bois et y provoque une sorte de pourriture blanche; la limite entre le bois sain et la zone contaminée est alors marquée par une ligne noire (le bois est en outre phosphorescent).

Comme le champignon ne pénètre que lentement de la périphérie vers le cœur, il est rare qu'il atteigne celui-ci, car la plante périt généralement plustôt, grâce à la perte de ses racines, ce qui met un

terme à la vie du parasite. L'arbre tombe alors sous forme de chablis.

Quels sont les moyens de combat à utiliser? Enlever de bonne heure toutes les plantes malades ou qui paraissent attaquées. Dans les vieux peuplements, on recommande l'emploi de fossés d'isolement qui peuvent en une certaine mesure protéger contre une contagion par les rhizomorphes souterrains! Mais restent les « champignons ».

Replanter les vides au moyen de feuillus.

Ces moyens sont donc presque nuls, ainsi que nous le voyons.

Par contre, toutes les mesures prises pour obtenir des forêts saines et vigoureuses, tendent à les garantir des dommages causés par les maladies cryptogamiques et par les insectes.

Des principes rationnels de création, d'entretien et d'exploitation, des mesures logiques d'aménagement et de police forestière, seront non seulement désirables au point de vue du rendement: ils seront encore commandés pour la protection des forêts contre les attaques des insectes et des champignons.

Prévenir plutôt que réprimer constitue dans le domaine de la protection, comme ailleurs, la tâche principale du forestier.

Le sorbier des oiseleurs amélioré à fruits doux.

(Sorbus aucuparia L. var dulcis.)

Cette variété améliorée est au sorbier ordinaire *(timier)*, qui croît à l'état spontané dans nos forêts de montagnes et que l'on plante, dans la région montagneuse, près des habitations et le long des routes, ce que sont nos bons pommiers par rapport au pommier sauvage *(buchinier)*.

Le sorbier à fruits doux est connu et propagé par greffe en Moravie dès le commoncement du siècle passé. Des garçons bergers avaient fait la remarque qu'un des sorbiers d'une ferme à Spornhau donnait des fruits meilleurs que les autres. Un voisin, nommé Harmut, quelque peu jardinier, en greffa des rameaux sur des sauvageons et obtint ainsi des fruits encore meilleurs que ceux du sorbier père. Dès lors le sorbier amélioré se répandit assez rapidement dans la région.

L'espèce améliorée se distingue du sorbier sauvage par des bourgeons plus allongés, ses feuilles à folioles plus espacées, non dentées vers la base et à denture plus fine; sa couronne est plus allongée et

moins fournie ; les fruits sont plus gros, et surtout plus charnus à cause des pépins plus rares et petits.

Les fruits du sorbier sauvage ne sont guère comestibles qu'après l'action du gel ; ceux de la variété améliorée, à cause de leur saveur sucrée, sont directement comestibles en octobre. En vue d'une meilleure conservation, on recommande de les cueillir en septembre déjà, pour les confire en gelée, compôte ou marmelade. On peut en faire une sorte de vin ou encore les distiller. En Moravie, on les met aussi sécher dans un local à température uniforme ; ils se conservent alors jusqu'au printemps.

Il ne faut naturellement pas exagérer l'importance de cette nouveauté fruitière, et la région montagneuse n'est pas encore à même de pouvoir fournir à la plaine des confitures de sorbier ; mais si l'on considère que c'est le seul arbre fruitier qui soit réellement chez lui à la montagne comme son congénère le sorbier sauvage, qu'à la montagne on accorde une attention toute particulière aux rares fruits qui y réussissent, que le sorbier, par son feuillage, ses fleurs et ses beaux fruits constitue un très bel ornement, on reconnaîtra qu'il y a de sérieux motifs à répandre cet arbre précieux.

En 1893, sur les indications de M. Kræetzl, forestier du prince de Lichtenstein, nous avions fait venir des pieds de sorbier amélioré de M. Kohout à Spornhau et des greffons nous avaient été obligeamment offerts par M. le forestier Eysselt à Peterswald. Les essais de greffage n'ont pas réussi non plus que les pieds greffés ; probablement à cause de la longueur du transport qui a endommagé les pieds et greffons.

En 1899, l'établissement fédéral d'essais et de contrôle de semences à Lausanne fit de nouveau venir des pieds greffés et les distribua à divers particuliers du Jura et des Alpes sauf deux, plantés à Mont-Calme qui ont porté des fruits ces deux dernières années et dont les rameaux ont donné de nombreux greffons.

Tout cela nous montre que nombre de variations utiles, qui se produisent dans le monde végétal, nous échappent encore et que, dans les variations observées et méritantes, toutes n'ont pas encore obtenu la propagation qu'elles devraient avoir. *G. Martinet.*